vation de ses vues, il regardait comme inséparable de toute administration régulière la liberté de la presse, une publicité sans entraves. C'est lui qui disait un jour, dans une séance de l'Académie de Berlin, ces sages et belles paroles : « Tout Etat qui fonde ses actes sur la sagesse, la force et la justice, gagne toujours à la publicité ; elle n'est dangereuse que pour les gouvernements obscurs et tortueux. » Nous citerons parmi ses écrits : *Histoire de l'ancienne puissance maritime de Frédéric-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg*, en français, traduite en allemand et insérée dans l'*Histoire politique de la Prusse* de Paula; *Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics, qui ont été rédigés et publiés pour la cour de Prusse par le ministre d'Etat, comte de Hertzberg* (Hambourg, 1789-1790, 3 vol. in-8°), réédité sous le titre d'*Œuvres politiques* (Berlin, 1795, 3 vol. in-8°). On a réuni, sous le titre de *Huit dissertations* (Berlin, 1787, in-8°), des discours académiques prononcés à Berlin par de Hertzberg.

HERTZEN ou **HERZEN** (Alexandre), écrivain et révolutionnaire russe, né à Moscou en 1812, mort à Paris le 21 janvier 1870. Il fut élevé à l'université de sa ville natale, foyer intellectuel que le contre-coup des événements européens, l'importation de la philosophie allemande et des idées françaises rendaient de plus en plus hostile au régime autocratique. De bonne heure, Hertzen sentit naître en lui une haine profonde contre le despotisme. Poursuivi avec quelques jeunes gens, en 1834, comme ayant chanté une chanson injurieuse pour l'empereur Nicolas, il fut jeté en prison, puis exilé (1835), et envoyé successivement à Perm et à Viatka, sur les confins de la Sibérie. A la suite d'un voyage du grand-duc héritier dans cette dernière ville, Hertzen put se rendre à Wladimir, où on l'employa à rédiger la partie non officielle du journal de la province. Enfin, en 1839, l'odieuse mesure qui le frappait fut rapportée, et le jeune homme partit pour Saint-Pétersbourg. Là, le comte de Strogonof lui donna un emploi dans ses bureaux ; mais, effrayé du langage plein de hardiesse tenu par son nouvel employé, cet homme d'Etat jugea prudent de s'en débarrasser en l'envoyant à Novogorod, en qualité de conseiller de régence. Au bout de six mois, indigné des iniquités dont sa place le rendait le témoin forcé, Hertzen donna sa démission et retourna à Moscou. Dans cette ville, il retrouva d'anciens amis, imbus des mêmes idées que lui, et il s'adonna à des travaux littéraires et philosophiques qui, à partir de 1842, parurent dans des revues, sous le pseudonyme d'**Iskander**. Son père étant mort sur ces entrefaites (1846), Hertzen hérita d'une grande fortune. Il demanda alors et finit par obtenir, non sans de grandes difficultés, l'autorisation de quitter la Russie pour voyager en Occident (1847).

Depuis cette époque, Hertzen ne remit plus les pieds sur le sol russe; il parcourut l'Europe, habita successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie et la Suisse, mais toujours comme un étranger. Essentiellement patriote, nullement cosmopolite, Hertzen est resté Russe; la régénération de son pays a toujours été sa grande préoccupation, et son patriotisme l'a conduit même à soutenir une thèse assez blessante pour l'orgueil des peuples occidentaux : c'est qu'impuissants à accomplir une révolution sociale, ils sont désormais forcément condamnés au despotisme, tandis que la race slave, conquérant la liberté politique qui lui manque, va devenir, à son tour, l'initiatrice du progrès humain.

Hertzen ne prit pas une part active aux événements de 1848. Spectateur ému de cette grande marée montante et descendante, témoin de la terrible révolution de juin à Paris, il consigna ses impressions et ses observations dans un ouvrage intitulé : *De l'autre rive* (1850), et dans ses *Lettres sur la France et l'Italie* (1850). Dans le premier de ces livres, que son fils a traduit en français (1871), Hertzen s'écrie : « Je parcourrai le monde en mendiant moral, oui; mais j'aurai radicalement extirpé toutes les espérances enfantines, toutes les illusions de l'adolescence ; je les aurai toutes soumises au tribunal de l'incorruptible raison. La liberté n'aura point de paix tant que tout ce qui est religieux et politique ne deviendra pas simplement humain et ne sera pas soumis à la critique et à la négation. » Dans ses *Lettres sur la France et l'Italie*, traduites en français par Mme N. H. (Genève, 1871), il prédit l'avènement d'une ère de despotisme militaire, suivie de la guerre des pauvres contre les riches. « Le communisme orageux, terrible, sanglant, injuste, ajoute-t-il, passera à toute vapeur. Au milieu des foudres et des éclairs, à la lueur des palais embrasés, sur les ruines des fabriques et des magistratures, comme sur un nouveau Sinaï, apparaîtront de nouveaux commandements, un nouveau décalogue aux traits grossièrement accentués. Le caractère de l'agonie de la vieille Europe commence à se préciser. Elle mourra par l'esclavage, le *statu quo*, par la maladie byzantine ; elle aurait dû mourir par la liberté, mais elle s'est montrée indigne de cette mort. Un jour, un Cosaque du Don viendra réveiller ces paléologues et ces porphyrogénètes, s'ils ne sont pas réveillés par la trompette du jugement dernier de la Némésis populaire, qui prononcera contre eux l'arrêt vengeur du communisme. »

Expulsé de France pour avoir collaboré à la *Voix du Peuple* de Proudhon (1850), Hertzen se réfugia à Nice et y publia un remarquable ouvrage sur le *Développement des idées révolutionnaires en Russie* (1851), et une *Lettre sur le socialisme et le peuple russe*, adressée à M. Michelet. Après une suite de malheurs personnels, en 1852, il quitta Nice et se retira à Londres. Profondément découragé par le désolant spectacle que présentait alors l'Europe, il tourna ses regards vers la Russie, qui bientôt lui apparut comme le seul pays où la révolution sociale rêvée par lui eût chance de se réaliser. Il essayait de développer cette idée dans une série de lettres intitulées : le *Vieux monde et la Russie*, lorsque la guerre de Crimée lui coupa la parole. En 1853, il organisa à Londres la première imprimerie russe libre de la censure, et se mit à lancer des feuilles volantes, des brochures, des livres destinés à propager en Russie les idées révolutionnaires. Mais la terreur inspirée par le gouvernement de Nicolas était telle, que cette propagande ne put s'organiser sérieusement qu'après la mort de l'autocrate. Alors, une sorte de réveil s'étant produit dans l'esprit public, Hertzen parvint à faire pénétrer en Russie deux revues : l'*Etoile polaire* et la *Voix russe*, la première rédigée par lui et ses amis, dans les données socialistes, la seconde ouverte à tous les Russes qui voulaient faire imprimer quelque article à l'abri de la censure. Le succès de ces deux revues fut très-grand; les premiers volumes de l'*Etoile polaire* eurent même plusieures éditions.

Mais ce qui a surtout fait la réputation et la grande popularité de cet écrivain, c'est la publication de son fameux journal, la *Cloche* (*Kolokol*), fondé à Londres en 1857, publié en russe, et dont les énergiques volées troublèrent si souvent le repos du pouvoir absolu en Russie. Dans cette feuille, qui portait pour épigraphe : *Vivos voco* et *Terre et liberté*, Hertzen adopta d'abord un programme assez modéré, du moins au point de vue gouvernemental. Sans attaquer le gouvernement lui-même, il demandait des réformes : l'abolition de la censure, l'abolition de la procédure inquisitoriale et secrète, l'émancipation des paysans. Ces revendications se réalisèrent toutes plus ou moins complétement, et l'on put croire que la grande influence du *Kolokol* sur l'opinion ne fut pas étrangère aux mesures adoptées sur ces différents points par le gouvernement. Le *Kolokol* dut aussi sa popularité à une autre cause ; il s'était fait l'accusateur public des abus de la haute administration et des ministres; toutes les exactions, toutes les injustices étaient révélées, de quelque part qu'elles vinssent; les membres de la famille impériale eux-mêmes n'étaient pas ménagés. On s'arrachait le *Kolokol;* on le réimprimait clandestinement, et il recevait des correspondances de tous côtés, de Sibérie, d'Odessa, de l'intérieur, de la cour, même du conseil d'Etat. Les plus hauts fonctionnaires russes envoyaient secrètement à Hertzen des révélations et des documents sur tous les excès et les brigandages commis par l'administration, et l'empereur en recevait le détail le matin, sur sa table de nuit, dans le journal d'Hertzen, sans savoir jamais qui avait déposé cette feuille. L'influence de ce vaillant journal commença à s'affaiblir en 1863, à l'époque de la guerre de Pologne. Hertzen et ses amis ne séparèrent pas la cause de la révolution de la cause polonaise, et protestèrent avec énergie contre les atrocités des répressions gouvernementales. En Russie, l'opinion publique, travaillée par le gouvernement, engloba bientôt le parti libéral et la Pologne dans les mêmes anathèmes, et le *Kolokol*, ayant perdu les moyens de pénétrer dans le pays, interrompit en 1865 sa publication. En 1868, Hertzen fit reparaître a Genève la *Cloche*, sous la forme d'une revue écrite en français, dans le but de faire connaître à la France le peuple russe et les germes de révolution qu'il contient; mais ce recueil n'obtint qu'un médiocre succès.

Avant de mourir, Hertzen exigea qu'on l'enterrât civilement. « Sans s'être jamais mêlé à aucune action révolutionnaire, presque seul, exilé de son pays, dit M. Monod, ce hardi penseur a eu, par la seule puissance de l'idée et de la parole, une plus grande influence qu'aucun autre révolutionnaire de l'Europe, si l'on en excepte Mazzini. » Sans cesse sur la brèche, il consacra sa fortune et sa vie à toutes les nobles causes, à toutes les misères qu'il rencontra sur sa route. Dans sa haine du vieux monde, des injustices révoltantes dont il présente le triste spectacle, Hertzen fit fréquemment appel à la révolution violente; mais, dans les dernières années de sa vie, il fut amené à croire que la fureur de destruction est aussi illogique que la fureur de conservation, que la science, calme, patiente, positive, est le seul terrain solide sur lequel les hommes puissent se réunir et se comprendre. Dans le progrès de l'humanité, il ne vit plus une série de révolutions violentes, où l'anéantissement d'une société est nécessaire à l'avénement d'un état social meilleur, mais bien une évolution graduelle dans laquelle le passé prépare l'avenir, et où le présent, si mauvais qu'il puisse être, sert de transition nécessaire. Outre les ouvrages que nous avons cités, Hertzen a publié : le *Dilettantisme dans les sciences* (1842), série d'articles sur la philosophie allemande, notamment sur celle d'Hegel ; *Lettres sur l'étude de la nature* (1845-1846) ; *Contes et nouvelles* (1847) ; *Souvenirs de voyage* (1848) ; la *Propriété baptisée* (1853) ; la *Prison et l'exil* (1864) ; les *Mémoires de l'impératrice Catherine* (1859) ; le *Monde russe et la Révolution*, traduit en français par Delaveau (1860-1862); le *Vieux monde et la Russie* (1864) ; la *Nouvelle phase de la littérature russe* (Paris, 1864); *Comicio Rosto* (1865). Dans ce dernier opuscule, il raconte la visite de Garibaldi à Londres, et ses rapports personnels avec le héros italien, ainsi qu'avec Mazzini.

Ces ouvrages, écrits dans un style essentiellement original, qui sait mêler l'ironie à l'émotion, un peu à la façon de Heine, ont placé Hertzen au premier rang des littérateurs de la Russie.

HÉRULES, une des nombreuses peuplades de l'ancienne Germanie, originaire, à ce que l'on croit, de la Sarmatie. L'histoire ne nous fournit sur les Hérules, comme sur la plupart des peuples qui contribuèrent au renversement de l'empire romain, que quelques notions générales et confuses. A cette époque de rénovation sociale, les peuples ne font qu'apparaître, passent comme un torrent dévastateur sans rien fonder de durable, se fusionnent entre eux, changent de nom ou vont s'engloutir dans l'oubli des temps. C'est ainsi qu'au IIIe siècle de l'ère chrétienne on trouve les Hérules sur les rivages de la mer Noire, prenant part aux expéditions des Goths ; puis ils sont soumis, dans le IVe siècle, par le roi goth Hermanric; plus tard, ils suivent Attila, et, après la mort de ce conquérant, ils se joignent aux Gépides pour détruire la domination des Huns. Sous la conduite d'Odoacre, ils s'emparèrent de l'Italie, prirent et pillèrent Rome, et après avoir dépossédé Augustule, le dernier empereur romain, fondèrent en Italie, en 476, un royaume qui fut détruit, en 493, par Théodoric, roi des Ostrogoths. A la fin du Ve siècle, nous voyons quelques hordes de ce peuple établies sur les bords de la Theiss supérieure, et en 512, sous le règne de l'empereur Anastase, sur la rive méridionale du Danube. Celles-ci rendirent à Justinien d'excellents services dans ses guerres contre les Perses, les Vandales, les Ostrogoths. Le nom des Hérules disparaît de l'histoire après la soumission de l'Italie par Narsès.

HERVADOR, nom d'un héros islandais, chef d'une expédition maritime au XIIe siècle, dont fait mention la chronique connue sous le nom de *Skalholt-Saga*.

HERVAGAULT (Jean-Marie), aventurier français, né à Saint-Lô en 1781, d'un pauvre tailleur, mort en 1812. Il se fit passer, sous le Directoire, pour le Dauphin, fils de Louis XVI, et eut l'habileté de se créer un parti nombreux, composé surtout d'ecclésiastiques et de riches propriétaires. Après diverses condamnations correctionnelles pour escroquerie et vagabondage, il fut arrêté comme fou et enfermé à Bicêtre, où il mourut. Cet aventurier, qui passait dans son pays pour un fils naturel du duc de Valentinois, avait les traits agréables, le teint blanc, une chevelure blonde qui bouclait naturellement, un grand air de dignité et de candeur; il s'exprimait avec aisance et c'était avec une touchante naïveté qu'il racontait sa prétendue évasion du Temple.

HERVAGIUS, imprimeur suisse. V HERWAGEN.

HERVAL, montagne du Brésil, dans la province de Rio-Grande. Elle s'étend perpendiculairement à la direction longitudinale du lac dos Patos. Une ville de la même contrée et du même nom est célèbre pour avoir donné son nom au marquis d'Herval, le général brésilien Ozorio, qui s'est distingué par ses plans stratégiques et de brillants exploits dans la dernière guerre du Brésil (1870) contre le Paraguay.

HERVART ou **HERWARD** (Barthélemy), financier allemand, né à Augsbourg, mort à Tours en 1676. Il fonda une importante maison de banque à Paris, rendit de grands services à l'Etat sous Louis XIII et sous Louis XIV, en prêtant au trésor des sommes considérables, parvint, en 1649, à dissuader l'armée que Turenne commandait en Allemagne de suivre son général, qui voulait se déclarer pour le parlement contre Mazarin, et, bien que protestant, fut nommé par ce ministre, en récompense du service qu'il venait de lui rendre, intendant des finances (1650), conseiller d'État et contrôleur général des finances en 1657. Hervart se montra le zélé soutien de ses coreligionnaires. Il aimait beaucoup le jeu et il lui arrivait parfois de perdre jusqu'à 100,000 écus dans une séance. — Un de ses fils fut conseiller au parlement de Paris et devint, en 1682, commissaire pour l'exécution des édits dans la généralité de Paris. Il s'était converti au catholicisme. Ce fut chez lui que La Fontaine, dont il était l'ami intime, termina sa vie. — Un frère du précédent, HERVART DU FORT, fut sous-contrôleur des finances et se retira à Delft après la révocation de l'édit de Nantes. — Un autre frère, Philibert HERVART, baron d'Huningue, né en 1645, mort en 1731, se réfugia en Angleterre, devint ambassadeur du roi Guillaume à Berne et fut, par la suite, gouverneur de l'hôpital des réfugiés à Londres.

HERVAS Y PANDURO (Laurent), savant jésuite espagnol, théologien et linguiste, né à Horcajo (Manche) en 1735, mort en 1809. Il fut d'abord missionnaire dans l'Amérique du Sud, revint en Europe après la suppression de son ordre et s'établit à Rome, où il reçut de Pie VII l'emploi de préfet de la bibliothèque du Quirinal. Le P. Hervas avait des notions très-étendues sur les sciences, et il possédait presque toutes les langues. On a de lui, entre autres ouvrages : *Idea dell' universo* (Césène, 1778-1787, 21 vol. in-4°), espèce d'encyclopédie; *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinita e diversita* (1784) ; *Vocabulario poliglotto con prolegomeni sopra piu di CL lingue* (1787); *Fraggio prattico delle lingue, con prolegomeni e una raccolta di orazioni dominicali in piu di trecento lingue e dialetti* (1787); *Revoluzioni religionaria francese* (1800); *Ecole espagnole des sourds-muets* (1799), etc.

HERVAS (Joseph-Martin), financier et homme d'Etat espagnol, né à Uxejar (Grenade) en 1760, mort en 1830. Il était directeur de la banque de Saint-Charles, à Paris, au moment de la Révolution de 1789. Il resta en France comme consul d'Espagne, devint ambassadeur après la retraite d'Azara, sut gagner les bonnes grâces de Bonaparte, maria sa fille au général Duroc en 1803, reçut de Charles IV le titre de marquis d'Almenara et l'ambassade de Constantinople (1806), revint dans sa patrie en 1809 et servit avec zèle le nouveau roi, Joseph Bonaparte, qui lui confia la présidence du conseil du commerce, puis le portefeuille de l'intérieur. Banni par Ferdinand VII en 1814, il vit plus tard cesser sa disgrâce et put reprendre sa place dans le conseil des finances et du commerce. On lui doit : *Eloge du général Ricardos* (1798, in-8°); *Considérations sur l'état actuel de l'Espagne* (1822, in-8°).

HERVE, ville de Belgique, prov. de Liége, arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Verviers, ch.-l. de cant. ; 3,400 hab. Fabrication de draps, d'étoffes de laine et d'excellents fromages connus dans le commerce sous le nom de *fromages de Limbourg*. Elève et commerce de bétail.

HERVÉ (saint), patron des chanteurs populaires de Bretagne, personnage à demi légendaire qui vivait au VIe siècle en Armorique. Il était aveugle de naissance. Tout enfant, il vécut d'aumônes, se rendit ensuite auprès d'un oncle ermite, qui lui apprit la religion, la poésie et la musique, puis se fit ordonner prêtre et fonda un monastère. D'après la légende, la vie de ce personnage présente une longue série de faits miraculeux. Il savait apprivoiser les bêtes fauves par ses chants, chasser les démons, etc.; enfin, il mourut après avoir vu s'ouvrir le ciel au-dessus de sa tête et contemplé la cour céleste. Nous n'insisterons pas davantage sur ces contes ridicules, que les bonnes femmes bretonnes narrent encore aujourd'hui à leurs petits-enfants.

HERVÉ, archevêque de Reims et chancelier de France, mort en 922. Il descendait par sa mère des Carlovingiens. Il était jeune encore lorsqu'il fut appelé, en 900, à remplacer, sur le siége archiépiscopal de Reims, Foulques, que le comte Beaudoin avait fait assassiner. Plein de fermeté et d'énergie, Hervé commença par excommunier Beaudoin et ses complices; puis, tout en s'occupant d'administrer son diocèse, il donna ses soins aux affaires civiles de la province, fit fortifier les villes principales pour les protéger contre les invasions des Normands et s'attacha à propager le christianisme chez ces derniers. A la mort d'Anscheric, évêque de Paris, vers 910, Charles le Simple appela auprès de lui Hervé et le nomma son chancelier. Lorsqu'en 919 Charles le Simple convoqua ses grands vassaux pour l'aider à repousser les Hongrois qui ravageaient la Lorraine, Hervé fut le seul qui répondit à cet appel et qui lui amena des troupes. L'année suivante, quand le roi, à l'assemblée de Soissons, se vit menacé par la plupart des seigneurs francs qui voulaient le contraindre à renvoyer son favori Haganon, l'archevêque de Reims arracha le roi à ce danger, le conduisit dans sa ville épiscopale et le mit en sûreté jusqu'à ce que la révolte fût apaisée. D'après Mabillon, cette même année 920, Hervé abandonna la cause de Charles le Simple, se rangea du côté des mécontents, fut destitué de ses fonctions de chancelier, et sacra, en 922, trois jours avant sa mort, le rival de Charles, le roi Robert. Mais ces assertions semblent dénuées de fondement D'un côté, un diplôme, daté de 913, prouve que, dès cette époque, le chancelier de Charles le Simple était Ratbod, archevêque de Trèves, et, d'un autre côté, les anciens annalistes attestent que Robert fut sacré roi par Gauthier, archevêque de Sens.

HERVÉ, HERVEY ou **ERVÉ** (François Cocq D'), poëte français, né vers 1580. Il entra dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, devint commandeur de cet ordre en 1616 et fit partie d'une ambassade envoyée au roi de France, Louis XIII, par le grand maître Alof de Vignacourt. On lui doit un curieux ouvrage, intitulé : le *Panthéon et le temple des oracles où préside Fortune* (Paris, 1625, in-8°). On consulte les oracles d'Hervé au moyen de trois dés et de 1,296 quatrains prophétiques entre lesquels le sort décide, répondant à 144 questions posées au commencement du volume.

HERVÉ (Daniel), oratorien et théologien français, né à Saint-Père-en-Retz (Loire-Inférieure), mort à Rouen en 1694. Il se livra à l'enseignement et devint supérieur de la maison de son ordre à Boulogne. On a de lui une *Vie de la sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice des carmélites en France* (Paris, 1666, in-8°); *Apocalypsis beati Joannis apostoli explanatio historica* (Lyon, 1684); des *Sermons* (Lyon, 1692, 2 vol. in-8°), etc.

HERVÉ (Florimond RONGER, dit), compositeur, auteur et comédien français, né à Houdain, près d'Arras, en 1825. Envoyé tout enfant à Paris, il entra à la maîtrise de Saint-Roch, où il apprit la musique vocale et instrumentale. Après avoir été quelque temps organiste à Bicêtre, il fut attaché, au même titre, pendant huit ans, à l'église Saint-Eustache. En 1847, M. Hervé débuta, comme compositeur, par quelques morceaux d'une expressive originalité, et, l'année suivante, il écrivit *Don Quichotte*, petit opéra-bouffe, qu'il joua lui-même, avec Joseph Kelm, au théâtre de l'Opéra national. Cette œuvre étrange, dans laquelle on remarqua surtout la *Ronde de Sancho*, est le premier essai qu'on ait fait en France de l'opérette bouffe, genre fondé sur l'absence de toute espèce de sens et de bon sens, et dont le mérite suprême est d'atteindre les dernières limites de la plus inepte insanité. C'est donc à M. Hervé, et non, comme on le croit généralement, à M. Offenbach, que revient le triste honneur d'avoir créé ce nouveau genre d'opéra, digne d'être représenté dans des maisons de fous, et qui devait faire les délices de toute une génération, hébétée par le despotisme impérial.

En 1850, Hervé, qui ne s'imaginait guère, à cette époque, porter en lui, à l'état embryonnaire, une des gloires du second Empire, entra comme chef d'orchestre au théâtre du Palais-Royal. Là, il composa des airs pour les pièces nouvelles et écrivit la musique d'une grotesque parodie, les *Folies dramatiques*, qui fut représentée à l'Elysée, devant Louis-Napoléon, avant d'être jouée au Palais-Royal. En 1853, il obtint, par la protection de de Morny, le privilége des Folies-Nouvelles, auxquelles il donna le nom de *Folies-Concertantes*. Devenu tout à la fois directeur, compositeur, auteur et acteur, il donna sur ce petit théâtre un grand nombre de bouffonneries musicales, notamment la *Perle de l'Alsace*, le *Compositeur toqué*, *Un drame en* 1779, la *Fine fleur de l'Andalousie*, etc. Dès lors, l'opérette bouffe était créée. Hervé, qui était loin de briller par les qualités administratives, se vit contraint, en 1854, de céder sa direction à MM. Huart et Altaroche; toutefois, il resta attaché aux Folies, pour y écrire la musique des pantomimes et une partie des opérettes du répertoire. Sur ces entrefaites (1855), M. J. Offenbach obtenait le privilége des Bouffes-Parisiens, s'emparait du genre créé par Hervé, en faisant son domaine et éclipsait son précurseur. Hervé en fut vivement affecté. Sa santé se dérangea, et, en 1856, il disparut complétement de la scène. Néanmoins, quelques années plus tard, on le vit réapparaître, comme acteur, aux Variétés, où il eut peu de succès. Pendant ses loisirs, il composa une foule de morceaux, romances, chansonnettes, opérettes, etc., parmi lesquels nous citerons : le *Voiturier* et *Simple histoire*, au théâtre Deburau; le *Toréador de Grenade*, au Palais-Royal; le *Joueur de flûte*, aux Variétés; *Roland à Rongeveau*, aux Bouffes-Parisiens, etc.

En 1865, la direction de l'Eldorado attacha à son établissement M. Hervé, en qualité de chef d'orchestre. Dès lors, presque tout le répertoire de l'Eldorado est son œuvre. Bientôt il accapare les Folies-Dramatiques, comme Offenbach a accaparé les Bouffes-Parisiens. Offenbach n'a pas terminé la *Grande duchesse* que déjà Hervé a écrit l'*Œil crevé;* à la *Périchole* il oppose *Chilpéric;* à *Barbe-Bleue*, le *Petit Faust;* à la *Princesse de Trébizonde*, les *Turcs*, etc. C'est à qui des deux compositeurs l'emportera non-seulement en fécondité, mais encore en étrangeté. Lancés dans cette voie à toute vapeur, ils arrivent au dernier degré de l'aberration. Ce n'est plus de l'art, encore moins le franc éclat de rire gaulois : c'est le hoquet épileptique, le rictus nerveux que produirait la vue d'une folle danse de Saint-Guy.

Dans cette course vers l'insanité, c'est certainement Hervé qui est allé le plus avant. Ce *compositeur toqué*, ainsi qu'il s'intitule lui-même, est loin, cependant, d'être dépourvu de mérite. Il a de l'imagination, de la verve, des idées mélodiques, de l'originalité; mais il manque de goût, tombe dans d'incroyables trivialités et cherche souvent ses inspirations dans l'ordre le plus bas. Outre les opérettes de lui que nous avons mentionnées plus haut, nous citerons : l'*Alchimiste*, l'*Amoureuse de carton*, la *Belle Espagnole*, *Brin d'Amour*, la *Belle Nini*, la *Caravane de l'Amour*, *Chimène*, la *Clarinette enchantée*, *Deux chanteurs sans place*, le *Duo impossible*, le *Directeur et le chanteur*, *Femme à vendre*, *Fifi et Nini*, les *Gardes-françaises*, le *Joli régiment*, *Messire Barbe-Bleue*, *Phosphorus*, le *Retour d'Ulysse*, le *Testament de Polichinelle*, *Toinette et son carabinier*, le *Toréador de Grenade*, etc.; enfin, les pièces suivantes, qui ont eu un grand succès et dont, le plus souvent, il a composé à la fois les paroles et la musique : la *Fanfare de Saint-Cloud* (1861), aux Délassements-Comiques; le *Hussard persécuté* (1862), au même théâtre; *Une fantasia* (1865), aux Variétés; les *Chevaliers de la Cible ronde*, en trois actes (1866), aux Bouffes-Parisiens; l'*Œil crevé*, en trois actes (1867), qui a eu plus de 300 représentations aux Folies-Dramatiques; le *Roi d'Amatibou* (1868), au Palais-Royal; *Chilpéric*, en trois actes (1868), dont il ne se borna pas à être l'auteur et le compositeur, mais dont il joua le principal rôle aux Folies-Dramatiques; le *Petit Faust* (1869), au même théâtre; les *Turcs* (1869), au même théâtre, etc. Enfin, on doit à M. Hervé un grand nombre de chansonnettes populaires qui n'ont pas peu contribué à pervertir le goût public, notamment : *Agathe, c'est un tambour;* la *Gardeuse d'ours; C'est dans le nez que ça me chatouille;* le *Joli boucher;* la *Servante d'auberge; Taisez-vous, Joseph;* le *Retour de Suzon*, etc.

HERVÉ (Aimé-Marie-Edouard), publiciste français, né à Saint-Denis (île de la Réunion) en 1835. Son père, qui professait les mathématiques à la Réunion, l'envoya compléter ses études classiques à Paris. Lors du concours général de 1854, M. Hervé obtint le prix d'honneur de philosophie, et, peu après, le premier de la liste, il entra à l'École normale supérieure; mais, se sentant peu de goût pour l'enseignement, il ne tarda pas à donner sa démission et se lança dans le journalisme. Il débuta par des articles littéraires dans la *Revue de l'instruction publique*, puis il passa à la *Revue contemporaine* (1858), où, à partir de 1860, il rédigea la chronique politique. Il prit part également à la rédaction du *Constitutionnel*. Forcé, par une grave maladie, de suspendre ses travaux, il ne put les reprendre qu'en 1863. A cette époque, M. Weiss le fit entrer au *Courrier du Dimanche*, et lui céda, peu après, la direction de ce journal, qui tenait alors un rang distingué dans la presse libérale. Les articles que M. Hervé écrivit dans cette feuille et dans le *Temps*, articles pleins de finesse et de verve agressive contre les hommes et les choses de l'Empire, le firent connaître d'une façon avantageuse. En 1865, à la suite de dissentiments avec les propriétaires du *Courrier du Dimanche*, il en abandonna la direction, tout en continuant à y écrire, et fut attaché en même temps à la rédaction de l'*Epoque*, qui venait de se fonder. Il y signa ses articles, soit de son nom, soit du pseudonyme de **Joseph Perrin**, que M. Weiss lui a emprunté souvent. Parfois même, des comptes rendus du Corps législatif, signés de ce pseudonyme, étaient rédigés en partie par M. Weiss, en partie par M. Hervé. Les allures indépendantes de ces deux écrivains déplurent au gouvernement, qui les fit écarter de la rédaction. Ils achetèrent alors le *Courrier français*, où ils firent une vigoureuse campagne contre les agissements de l'empire; mais, au bout de quelques mois, ils se virent contraints de suspendre leur publication. Pendant que M. Weiss passait au *Journal des Débats*, M. Hervé se chargea de faire la correspondance parisienne du *Journal de Genève*. Lorsque, par suite de la lettre impériale du 19 janvier 1867, le régime d'odieux arbitraire sous lequel se trouvait la presse fut modifié dans un sens un peu libéral, M. Hervé fonda le *Journal de Paris* avec M. Weiss, qui en devint le rédacteur en chef. Les deux écrivains soutinrent vigoureusement alors la politique du tiers parti, attaquèrent vivement les ministres, particulièrement M. Duruy, demandèrent des réformes libérales, l'établissement du régime parlementaire, et se firent les champions de M. Emile Ollivier dans ses tristes évolutions vers le pouvoir. Lors des élections générales de 1869, M. Hervé se présenta à la députation, comme candidat de l'opposition libérale, dans la circonscription d'Arras; mais il ne fut point élu. Après la formation du ministère du 2 janvier 1870, pendant que M. Weiss, faisant défection, devenait secrétaire général du ministère des beaux-arts, M. Hervé recevait l'offre d'une grande préfecture. Il préféra devenir rédacteur en chef du *Journal de Paris*, qu'il dirige encore aujourd'hui. La révolution du 4 septembre 1870, en balayant du trône l'aventurier sinistre qui avait conduit la France au bord de l'abîme, vint, même au milieu de nos désastres, faire tressaillir de joie quiconque portait au cœur l'ardent amour de la liberté. Cette explosion vengeresse de la conscience publique, M. Hervé ne l'accepta qu'avec méfiance et une sorte de regret. Remarquable écrivain, esprit fin et distingué, mais tout empreint de doctrinarisme, il appartient à cette école politique qui prend pour idéal les institutions anglaises, la monarchie mitigée par le parlementarisme, et qui s'arrête à mi-côte, sur les coteaux modérés du libéralisme bourgeois, comme eût dit Sainte-Beuve. Dans les derniers temps de l'Empire, entraîné par ses amis qui arrivaient au pouvoir, il s'était rallié au gouvernement, qu'il s'imaginait, avec la candeur des jeunes illusions, voir entrer dans la voie du libéralisme.

La République, avec ses larges et puissantes vues de rénovation, n'était point son fait. Elle trouva en lui un esprit prévenu, plein de défiance, et bientôt d'hostilité. A la fin de la désastreuse guerre de 1870-1871, après la convocation de l'Assemblée nationale, M. Hervé, faisant assez bon marché de son ancien libéralisme, se constitua ouvertement le défenseur d'une majorité rétrograde, uniquement préoccupée de rétablir la royauté et de planter sur le front de la France le bonnet d'âne du cléricalisme; et l'on vit alors cet homme jeune, mais déjà mûr pour toutes les réactions, mettre complaisamment sa plume à la disposition des vieux partis, épouser avec zèle leurs rancunes, servir leurs passions, applaudir à leurs intrigues. Au commencement de 1872, lorsqu'il se produisit dans la rédaction du *Journal des Débats* une scission à la suite de laquelle ce journal passa du côté de la république conservatrice, M. Hervé donna asile, au *Courrier de Paris*, à M. Saint-Marc-Girardin, tombé sous le ridicule, et aux transfuges des *Débats;* il se déclara hautement le défenseur officiel de ceux que l'on appela alors fort spirituellement *les bonnets à poil*. Dans une préface à sensation, qui parut peu après en tête de l'ouvrage de M. Ch. Yriarte, les *Princes d'Orléans* (1872), M. Hervé écrivit un chaud plaidoyer en faveur de la fusion monarchique, devant aboutir, selon lui, au retour des d'Orléans sur le trône de France. Cette profession de foi lui aliéna les légitimistes, et il ne tarda pas à en apercevoir les effets lorsqu'il crut, par une singulière aberration, pouvoir rechercher une fonction de la République, objet de ses constantes attaques. Porté par ses amis sur la liste des candidats au conseil d'Etat, il se vit éliminé lors du vote qui eut lieu à l'Assemblée au mois de juillet 1872.

Outre ses nombreux articles dans les journaux de diverses nuances cités plus haut, dans la *Revue contemporaine* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, on lui doit: *Une page d'histoire comtemporaine* (1869, in-18), sur la formation du cabinet Gladstone. Depuis plusieurs années, il prépare une *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, qui doit former 2 vol. — Un de ses homonymes de nom et de prénom, ancien rédacteur de la *République*, du *Peuple* et de la *Presse*, a été quelquefois confondu avec lui.

HERVEGH ou **HERWEGH** (Georges), poëte allemand, né à Stuttgard en 1817. Envoyé au séminaire protestant de Tubingue, il fut bientôt fatigué d'étudier la théologie, revint à Stuttgard, où il collabora à l'*Europe* de Lewald, puis, atteint par la conscription, il se vit incorporé dans l'armée. Toutefois, grâce à son talent déjà reconnu, il obtint bientôt un congé illimité. Quelque temps après, à la suite d'une querelle avec un officier, Hervegh quitta le Wurtemberg et se rendit en Suisse. Ce fut à Zurich qu'il publia ses *Poésies d'un vivant* (1841), œuvre pleine d'un feu juvénile, inspirée par une ardente admiration pour la liberté et la forme républicaine. Aussi ses vers devinrent-ils bientôt populaires. Après un court séjour à Paris, Hervegh entreprit, en 1842, un voyage en Allemagne, et partout son renom de *barde de la liberté* lui valut un accueil enthousiaste. Le roi de Prusse lui-même lui accorda à Berlin une audience dans laquelle Hervegh lui demanda de rendre la liberté à ses sujets. Mais, ayant peu de temps après adressé à ce prince une lettre dans laquelle il tenait le langage d'une puissance s'adressant à une autre puissance, il se vit expulsé des Etats prussiens. Il revint alors à Zurich avec son ami, le patriote russe Michel Bakounine, qu'il avait rencontré à Dresde. Comme il avait manifesté le désir de publier, dans sa nouvelle résidence, un journal rédigé dans le sens ultra-démocratique, il reçut l'injonction d'aller s'établir ailleurs, et il lui fut même expressément interdit de séjourner plus longtemps dans le canton. Il se trouvait en même temps sous le coup d'une procédure qui lui avait été intentée dans le Wurtemberg pour crime de désertion; heureusement, le roi de Wurtemberg mit cette procédure à néant, et Hervegh put alors obtenir le droit de bourgeoisie dans le canton de Bâle-Campagne. Cependant, il n'y fixa pas sa résidence, et, après un voyage dans la France méridionale et en Italie, il vint habiter Paris, où il se mit en relations avec Henri Heine, Béranger et Georges Sand, mais surtout avec des émigrés polonais. Outre l'ouvrage intitulé : les *Vingt-un arceaux de la Suisse* (Zurich, 1843), auquel il ne fournit cependant qu'un petit nombre d'articles, il fit encore paraître à cette époque un second volume de ses *Poésies d'un vivant* (1844), qui obtint bien moins de succès que le premier, parce que dans celui-ci il s'était fait l'interprète des aspirations nationales, tandis que dans le second il n'avait été que l'organe d'un parti. Lors de la révolution badoise en 1848, Hervegh, accompagné de sa femme et ayant pour collègue Bornstedt, se mit à la tête d'une colonne d'ouvriers français et allemands, qui fut battue, le 27 avril de la même année, près de Dossembach, par les troupes wurtembergeoises. Il se retira alors en Suisse et revint bientôt après à Paris, d'où il partit en juin 1848 avec le patriote russe Hertzen, auquel l'avait lié étroitement une communauté d'opinions politiques. Plus tard, il alla se fixer à Zurich, où il habite depuis cette époque. Parmi ses œuvres postérieures, il faut citer son poëme écrit à l'occasion de la fête des arquebusiers de la Confédération, son *Prologue* pour la fête de Schiller à Zurich et ses strophes *Sur la journée d'Aspromonte*, qui ont été plusieurs fois traduites en italien. Herveg tient incontestablement le premier rang parmi les poëtes politiques de l'Allemagne contemporaine. Ses poésies, presque toujours écrites au courant de l'improvisation, se distinguent surtout par la vigueur de la pensée, l'énergie de l'expression, la clarté et la simplicité du style. On lui doit encore une traduction allemande des *Œuvres* de Lamartine (Stuttgard, 1842, 12 vol.).

HERVET (Gentien), controversiste et traducteur français, né à Olivet, près d'Orléans, mort à Reims en 1584. Il suivit à Orléans les leçons de Reuchlin et d'Erasme, puis se rendit à Paris, où il fit une éducation particulière ; et passa de là en Angleterre, où il devint précepteur d'Arthur Polus, fils de la comtesse de Salisbury. Par la suite, Hervet fit le voyage de Rome avec le cardinal Polus, frère de son élève, et, pendant son séjour dans cette ville, il traduisit en latin des ouvrages des Pères. De retour en France, il enseigna les humanités à Bordeaux et à Orléans, qu'il quitta pour retourner à Rome et devenir secrétaire de Marcel Cervin, cardinal de Sainte-Croix. En 1545, il accompagna ce cardinal au concile de Trente, où, bien que laïque, il prononça plusieurs discours, revint en France en 1553, entra dans les ordres en 1556, devint grand vicaire de l'évêque de Noyon, se signala par son ardeur à combattre les calvinistes, assista en 1561 au colloque de Poissy, retourna au concile de Trente en 1562 et fut nommé, en 1563, chanoine de Reims. Hervet a laissé un grand nombre de traductions françaises et latines et d'ouvrages de polémique, dont Niceron a dressé la liste. Ce laborieux écrivain avait beaucoup plus d'érudition que de justesse d'esprit et d'éloquence. « Rien de plus plat, dit Niceron, que ses traductions françaises; ses ouvrages de controverse sont aussi peu de chose. Ils manquent d'ordre et de précision. » Nous ne donnerons pas ici la longue liste de ses écrits, tombés dans un juste oubli; nous nous bornerons à citer deux discours qu'il prononça au concile de Trente, l'un *Sur la sainteté du mariage*, l'autre *Sur le rétablissement de la discipline ecclésiastique;* ses traductions en latin des écrits de Théodoret (Bâle, 1549), et des *Œuvres* de Clément d'Alexandrie (Paris, 1566); un *Recueil d'aucuns mensonges de Calvin, de Melanchthon, Bucer et autres nouveaux évangélistes de ce temps*, etc. (Paris, 1561).

HERVEY (îles), groupe de deux îles dans l'archipel de Cook, en Océanie, sous 19° 18′ de lat. S., et 161° 25′ de long. O. Ces îles, environnées de bancs de corail, sont privées d'eau douce et en général très-pauvres en végétaux. La population, qui s'élève à peine à 100 individus, ne se nourrit que des fruits du cocotier et de poisson; les indigènes parlent la même langue que les Tahitiens.

HERVEY (John), homme politique et littérateur anglais, né en 1696, mort en 1743. Il était fils d'Hervey, comte de Bristol. A vingt ans, il reçut le titre de gentilhomme de la chambre du prince de Galles, acquit la faveur du roi, l'amitié de la reine Caroline et devint, par ses galanteries, par son esprit, par le charme de ses relations, par ses avantages extérieurs, l'homme de cour le plus accompli de son temps. En 1725, John Hervey entra à la Chambre des communes. Il s'attacha au premier ministre Walpole, qui en fit son confident, le nomma vice-chambellan, conseiller privé et membre de la Chambre des lords (1733). En 1740, il fit partie du ministère, où il reçut le sceau privé; mais, bientôt après, Walpole tomba du pouvoir et lord John Hervey dut le suivre dans la retraite. On a de lui quelques pièces de vers d'une grande faiblesse qui ont été publiées dans la collection de Dodsley, et des mémoires fort curieux, qui ont paru sous le titre de *Memoirs of the reign of George the second* (Londres, 1848, 2 vol.). C'est John Hervey que l'auteur de la *Dunciade* a voulu stigmatiser sous le nom de *Sporus*.

HERVEY (James), théologien et moraliste anglais, né à Hardingstone, près de Northampton, en 1714, mort en 1758. Après avoir fait ses études à Oxford, il entra dans les ordres et remplit diverses fonctions, entre autres celle de recteur de Weston-Favell, dans le comté de Northampton. Au commencement de sa carrière, il avait adopté les doctrines des méthodistes; mais il s'en éloigna dans la suite. Ce fut avant tout un homme de bien, faisant beaucoup d'aumônes et secourant les indigents, sans vouloir que la source de ses charités fût connue. Il mourut fort jeune, emporté par une maladie de langueur. Cependant il laissa des ouvrages où l'on retrouve la mélancolique douceur de son caractère associée à beaucoup de mauvais goût. Nous citerons : *Méditations et contemplations, contenant des méditations au milieu des tombeaux, des réflexions sur un jardin en fleurs et un discours sur la création* (1746, in-8°). Cet ouvrage, d'un caractère emphatique, obtint un succès immense et rendit son auteur un des écrivains les plus populaires du temps en Angleterre. Il a été traduit en français par Letourneur (Paris, 1770, in-8°); *Contemplations sur la nuit et les cieux étoilés, suivies d'un morceau sur l'hiver* (1747, in-8°);

Remarques sur les lettres de Bolingbroke sur l'étude et l'utilité de l'histoire, dans leur rapport avec l'histoire de l'Ancien Testament (1753, in-8°) ; *Théron et Aspasia ou Suite de dialogues et de lettres sur les sujets les plus importants* (1755, 3 vol. in-8°). La correspondance d'Hervey fut publiée en 1760 (2 vol. in-8°). Plusieurs auteurs anglais se sont fort amusés à tourner en ridicule les tirades sentimentales d'Hervey sur les tombeaux, et, en fait, la matière y prête largement.

HERVEY (Marie-Anne-Renée **Macaire**, dame), actrice française, née en 1778, morte à Versailles en octobre 1864. Elle débuta en 1804 au Vaudeville, dont elle fut, pendant quinze ans, une des illustrations. C'est dans une pièce de Bouilly et Pain, *Haine aux femmes*, qu'elle obtint son plus grand succès. Elle réussit également dans *Fanchon la vielleuse*, en reprenant le rôle principal créé par Mme Belmont. Elle entra, en 1819, au Théâtre-Français, reparut au Vaudeville dans les *Deux Edmond* en 1825, rentra l'année suivante au théâtre de la rue de Richelieu, y fut reçue pensionnaire et s'y distingua dans l'emploi des caractères. Elle prit sa retraite en 1839. Mme Hervey se distinguait par la finesse de son jeu et chantait le vaudeville avec beaucoup de charme.

HERVEY (Thomas-Kibble), poëte et critique anglais, né à Manchester en 1804. Destiné d'abord au barreau, il abandonna bientôt l'étude des lois pour celle de la littérature. En 1825, il débuta par un poëme intitulé : *l'Australie*, qui reçut du public et de la critique l'accueil le plus bienveillant. Depuis lors, il a dirigé plusieurs journaux, entre autres l'*Athenæum*, auquel il est resté attaché jusqu'en 1854. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : les *Illustrations de la sculpture moderne*; l'*Album poétique* ; le *Livre de Noël* ; un petit poëme fantastique intitulé : la *Rondée du diable* ; le *Bâtiment des départés*, etc.

HERVEY (Eléonore-Louise **Montagu**, dame), femme de lettres anglaise, épouse du précédent, née en 1811. Elle écrivit de bonne heure des articles qui, de 1825 à 1840, furent insérés dans un grand nombre d'annuaires et de keepsakes. Dans le même intervalle, elle publia un recueil, renfermant, entre autres pièces de vers, le poëme intitulé : le *Barde des rois de la mer* (1833), et un drame en six actes, le *Landgrave* (1839), qui n'était pas destiné au théâtre. Elle a, depuis lors, écrit un certain nombre de romans et de contes, parmi lesquels nous citerons les suivants : le *Zodiaque poétique et le langage des fleurs* (1855, 2e édition) ; *Marguerite Russell*, sorte d'autobiographie de l'auteur; la *Double aspiration* ; le *Sentier du foin*, etc. Le but moral auquel tendent tous ces ouvrages leur a valu un accueil des plus favorables, qu'ils méritaient, du reste, par le style simple et facile dans lequel ils sont écrits.

HERVEY (François Cocq d'), poëte français. V. Hervé.

HERVEY DE SAINT-DENYS (Marie-Jean-Léon, marquis d'), littérateur et sinologue français, né à Paris en 1823. Il a suivi pendant plusieurs années les cours de l'École des langues orientales vivantes et du Collége de France, s'est particulièrement attaché à l'étude du chinois et est devenu président de la Société d'ethnographie. On a de lui : *Histoire du théâtre en Espagne* (Paris, 1850, in-8°) ; *De la rareté et du prix des médailles romaines depuis Mionnet* (Blois, 1850) ; *Un roi* (Paris, 1850) ; *Recherches sur l'agriculture des Chinois* (Paris, 1851), ouvrage dans lequel on trouve des renseignements intéressants sur les végétaux et les animaux chinois qu'on pourrait acclimater dans l'Europe occidentale ; *Histoire de la révolution dans les Deux-Siciles depuis* 1793 (Paris, 1856, in-8°). M. Hervey de Saint-Denys a publié, en outre : le *Poil de la prairie*, comédie en cinq actes, trad. de l'espagnol de Breton de los Herreros (Paris, 1847), et représentée cette même année sur le théâtre Ventadour ; *Insurrection de Naples en* 1647, *dite de Masaniello*, traduite de l'espagnol du duc de Rivas (1849, 2 vol.) ; une traduction des *Poésies de l'époque des Thang*, avec une *Étude sur l'art poétique en Chine* (1862, in-8°), etc.

HERVEZ DE CHEGOIN (Nicolas-Joseph), médecin français, né à Entrains (Nièvre) en 1791. A la suite de brillantes études médicales, il se fit recevoir docteur à Paris en 1816, devint chirurgien de l'infirmerie Marie-Thérèse, de la Maison royale de santé, membre de l'Académie de médecine (1823), et fut plus tard médecin de Louis-Philippe, ce qui lui valut une nombreuse et brillante clientèle.

M. Hervez de Chegoin a publié plusieurs mémoires, dont les principaux sont : *Sur la fracture du col du fémur par enfoncement du col dans la substance spongieuse du grand trochanter ; Sur les causes de la mort après l'opération de la pierre, et les moyens de les prévenir ; Sur les polypes de la matrice ; Sur les déplacements de cet organe et les moyens d'y remédier ; Sur le bégayement ; Sur les rétrécissements de l'urètre ; Sur les tumeurs fongueuses sanguines ; Sur le cancer ; Sur divers cas de maladies du cerveau ; Sur une ponction de la matrice pour une rétention du sang des règles depuis dix-sept ans ; Sur le traitement des bruleres.*

HERVIEU (Jean-Louis-François), écrivain français, né à Écouché en 1764, mort en 1847. Prêtre au moment où éclata la Révolution, il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé et alla s'établir en Angleterre. De retour en France avec la réaction triomphante, il fonda une maison d'éducation à Serans, puis une autre à Falaise, et devint enfin chapelain à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Nous citerons de lui : *Rudiment de la langue latine* (in-12, plusieurs édit.) ; *Essai sur l'électricité atmosphérique et son influence dans les phénomènes météorologiques* (Paris, 1835, in-8°), où il attribue au fluide électrique la cause de l'aurore boréale ; *Précis des preuves qui établissent la divinité de la religion catholique* (Falaise, 1839, in-8°).

HERVIEUX DE CHANTELOUP (J.-C.), naturaliste, né à Paris en 1683, mort dans la même ville en 1747. Il remplit les fonctions d'inspecteur des bois à bâtir de la capitale. On lui doit un *Nouveau traité des serins de Canarie* (Paris, 1745), ouvrage plusieurs fois réédité et aux dernières éditions duquel on a joint un *Traité du rossignol et des petits oiseaux de volière*.

HERVILLY (Louis-Charles, comte d'), général royaliste, né à Paris en 1755, mort à Londres le 14 novembre 1795. Il fit la campagne de l'indépendance américaine, fut nommé, à son retour en France, colonel du régiment de Rohan-Soubise, et reçut, en 1791, le commandement de la cavalerie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, avec le grade de maréchal de camp. Au 20 juin et au 10 août 1792, il défendit le roi avec dévouement ; mais, après la chute du trône, il alla chercher un refuge en Angleterre. Lors de la malencontreuse expédition de 1795, on le mit à la tête de la 1re division de l'armée royaliste (v. Puisaye). Débarqué à Quiberon le 27 juin, il s'empara presque immédiatement du fort Penthièvre. La deuxième journée fut moins succès. Il se laissa acculer vers la mer, et, à cette faute grave il joignit celle d'attaquer l'armée républicaine, beaucoup plus nombreuse que la sienne, abondamment pourvue d'artillerie et retranchée dans une forte position. Battu et grièvement blessé pendant l'action (le juillet), il parvint à s'embarquer sur une frégate anglaise, et succomba à ses blessures.

HERVIS DE METZ, héros d'une chanson de geste de la fin du XIIe siècle, et qui forme la première branche des Loherains, dont il est issu par le mariage du prévôt de Metz avec Aélis de Lorraine. Son père, un roturier, veut en faire un marchand et l'envoie dans les foires ; mais le jeune homme dépense tout son argent à festoyer, à acheter des équipages de chasse, des chevaux et des armes. A Lagny, près de Paris, il délivre une princesse, Béatrix, fille du roi de Tyr, que des écuyers avaient enlevée et qu'ils avaient amenée en France pour la vendre. Chassé de chez son père, Hervis épouse Béatrix. Bientôt réduit à la pauvreté, il porte à Tyr une broderie faite de la main de Béatrix et qui représente le père, la mère de la princesse et leur fille elle-même. Le roi de Tyr achète ce chef-d'œuvre trente-deux mille marcs, et, parti pauvre, Hervis revient à Metz avec de grandes richesses. Tout le monde alors lui fait fête, et le vieux duc de Lorraine, revenu du sait sépulcre, l'arme chevalier. Ici commence une longue série d'aventures : Béatrix, enlevée par ses parents, est reprise par son mari. Hervis se distingue par des exploits étonnants. Devenu duc de Lorraine à la mort de son grand-père, il soutient Charles Martel contre Girart de Roussillon, arrête l'invasion des Wandres (les Vandales), les met en déroute et délivre Metz. Puis, accompagné de Béatrix, il part pour les Lieux saints, où ils ont résolu d'aller mourir, laissant à Metz leurs deux enfants, Garin et Bégue. Garin est le héros d'une autre chanson de geste, qui fait suite à celle d'*Hervis de Metz*.

HERWAGEN (Jean), en latin **Herragius**, imprimeur suisse, mort à Bâle en 1564. Il épousa la veuve de l'imprimeur Froben, se lia avec Erasme et s'attacha à perfectionner la fonte des caractères, ainsi que le tirage. Parmi les belles éditions sorties de ses presses, on cite sa rare et précieuse collection des *Scriptores rerum germanicarum* (1532).

HERWARD (Barthélemy), financier allemand. V. Herwart.

HERWART DE HOHENBOURG (Jean-Georges), érudit allemand, né à Augsbourg en 1554, mort à Munich en 1622. Il fut chancelier de Bavière et, pendant quarante-cinq ans, chancelier particulier de trois princes régnants. Herwart s'occupa beaucoup de mathématiques et de chronologie. Ses principaux ouvrages sont : *Tabulæ arithmeticæ prosthaphereseos universales* (Munich, 1610, in-fol.), tables destinées à abréger les calculs arithmétiques ; *Nova vera et exacta calculum astronomicum revocatæ chronologiæ* (Munich, 1612) ; *Ludovicus IV imperator defensus* (Munich, 1618). — Son fils, Jean-Frédéric Herwart, est l'auteur d'un livre aujourd'hui rare, *Admiranda ethnicæ theologiæ mysteria populata* (Munich, 1624, in-4°), dans lequel il démontre que les premières divinités des Egyptiens ont été les phénomènes de la nature personnifiés et adorés sous des noms symboliques.

HERWYN DE NÉVÉLE (Pierre-Antoine, comte), homme politique et agronome français, né à Hondschoote en 1753, mort en 1824. Après avoir étudié le droit, il devint conseiller d'État sa ville natale, s'occupa beaucoup d'agronomie et parvint, en six ans, à rendre propres à la culture près de 3,000 arpents de marais, situés entre Bergues et Dunkerque (1787). Deux ans plus tard, Herwyn, nommé membre des états généraux, alla siéger à l'Assemblée nationale, dont il fut un des secrétaires. De retour à Hondschoote, après l'expiration de son mandat, il devint chef de bataillon de la garde nationale, fut nommé peu après commissaire des guerres, et reçut décrétoir d'arrestation en 1793, mais fut acquitté et remplit successivement les fonctions de commissaire ordonnateur et de commissaire du Directoire dans la Lys. Député de ce département au conseil des Anciens (1799), il y vota avec les conservateurs, adhéra au coup d'État du 18 brumaire et entra peu après au Sénat. Après avoir appuyé de ses votes serviles la désastreuse politique de Napoléon Ier, Herwyn s'empressa, en 1814, de vanter sa défection, d'acclamer le vil Louis XVIII, et reçut, en récompense de sa palinodie, le titre de comte et un siége à la Chambre des pairs.

HÉRY, bourg et comm. de France (Yonne), canton de Seignelay, arrond. et à 14 kilom. N.-E. d'Auxerre, sur le Serein ; 1,662 hab. Tuyaux de drainage. Il s'y tint, en 1015, un concile national pour réconcilier le roi Robert et Étiennette, veuve du Bourgeois.

HÉRY (Thierry de), chirurgien français, également connu sous le nom de **Theodoricus**, né à Paris vers 1505, mort en 1599 ou, d'après Ambroise Paré, en 1585. Lorsque François Ier fit son expédition d'Italie, il attacha Héry, malgré sa jeunesse, comme chirurgien à l'armée, et celui-ci fut particulièrement chargé de soigner les malades atteints de la syphilis, après la bataille de Pavie (1525), Héry se rendit à Rome, fit à l'hôpital de Saint-Jacques une étude approfondie de cette maladie, qui faisait alors de rapides ravages, et bientôt après exerça sur elle la méthode des frictions mercurielles inventée par Bernard de Carpi. De retour à Paris, il acquit une grande réputation et devint fort considérable ; il posséda les syphilitiques, et fut nommé lieutenant du premier barbier chirurgien du roi. On raconte que quelqu'un, l'ayant vu un jour prosterné et de prières devant le tombeau de Charles VIII, lui demanda s'il croyait être devant les reliques d'un saint : « Non, répondit Héry, je n'invoque pas ce roi, car je ne lui demande rien ; mais il a apporté en France une maladie qui m'a comblé de richesses, et pour un si grand bienfait, je lui rends des prières que j'adresse à Dieu pour le salut de son âme. » On doit à Héry le premier ouvrage français qui ait été écrit sur la syphilis ; il est intitulé : *Méthode curative de la maladie vénérienne* (Paris, 1552, in-8°) ; c'est une compilation écrite sans goût, avec beaucoup d'emphase, mais néanmoins intéressante lorsqu'on veut étudier l'histoire de cette maladie.

HERZ (Jacques-Simon), pianiste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille israélite, en 1794. Il vint à Paris dans son enfance et fut admis, en 1807, au Conservatoire dans la classe de piano dirigée par Pradher. Virtuose distingué, il se fit remarquer dans les concerts et le bal de l'ouverture, dans lequel il acquit une sorte de célébrité ; puis il se rendit en Angleterre et y séjourna plusieurs années en qualité de professeur. De retour à Paris, il fut, en 1827, nommé au Conservatoire professeur suppléant de la classe de piano, dont son frère Henri était titulaire. Parmi les nombreuses compositions de cet artiste figurent en première ligne ses deux grandes sonates pour piano, son quintette, et surtout sa fameuse valse, qui a été martyrisée par toutes les débutantes dans toutes les parties du monde civilisé.

HERZ (Henri), célèbre pianiste et compositeur français, frère du précédent, né à Vienne (Autriche) en 1806. Il profita si bien des leçons de son père, pianiste distingué, qu'à l'âge de huit ans il jouait en public les variations de Hummel et composait à huit ans et demi sa première sonate. Toutefois, la main gauche de l'enfant était si faible qu'il lui était impossible d'exécuter les traits rapides et de longue haleine. Pour corriger ce défaut, son père imagina d'exercer cette main par la pratique du violon, ce qui réussit pleinement. Envoyé à Paris en 1816 et admis au Conservatoire dans la classe de piano de Pradher, Henri Herz remporta, dès 1817, le premier prix de piano. En même temps, il étudiait l'harmonie sous la direction de Dourlen, la composition sous Reicha, et composait en 1818 un *Air tyrolien* varié et un *Rondo alla cosacca*, qui furent accueillis avec une faveur extraordinaire.

Les concerts que Moscheles vint donner à Paris et que Henri Herz suivit attentivement opérèrent une transformation complète dans le talent du jeune virtuose. Il s'attacha depuis lors à polir son jeu, à lui donner de la légèreté, de l'élégance, de la délicatesse et, à partir de ce moment, sa réputation ne fit que s'accroître. En 1831, accompagné du violoniste Lafont, il alla donner des concerts en Allemagne, puis il visita seul l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, où il recueillit des ovations sans précédents (1834). Pendant les années 1838 et 1839, il parcourut, en société de Lafont, la Hollande et le midi de la France tragique. La diligence qui portait les deux artistes versa sur la route de Bagnères-de-Bigorre à Tarbes, et Lafont fut tué sur le coup. Nommé en 1842 professeur au Conservatoire, M. Herz avait, des cette époque, une nombreuse clientèle. Il était le professeur de piano à la mode, produisait des compositions pleines de mélodie et de fraîcheur, se produisait dans les concerts, se multipliait presque partout, et, en même temps, se livrait à la fabrication des pianos. D'abord associé à un ancien facteur de Lyon, nommé Klepfer, il dut s'en séparer bientôt et se mit à la tête d'une manufacture d'instruments. Mais il ne tarda pas à éprouver de graves embarras pécuniaires.

Pour combler les déficits survenus dans sa fortune, M. Herz entreprit une longue excursion en Amérique, dans l'année 1846. Les Etats-Unis, le Mexique, le Pérou, le Chili, la Californie furent parcourus par lui dans tous les sens et, au bout de cette année, sa carrière de triomphes à l'américaine, d'ovations frénétiques, mais lesté de dollars, le virtuose revint à Paris (1851). Sa maison commerciale était en péril, et le renfort pécuniaire qu'il apportait arriva à temps. A force de travail et de surveillance, il parvint à réaliser les projets sur la fabrication des pianos, à l'exposition industrielle de 1855, M. Herz a remporté la grande médaille d'honneur, et sa manufacture, qui rivalise avec les premières maisons Erard et Pleyel. Dans ces dernières années, M. Herz a repris le cours de ses excursions à l'étranger et partout il a retrouvé d'enthousiastes admirateurs. A la suite de l'Exposition universelle de Londres, il a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Comme compositeur, M. Herz s'était surtout par la grâce et la délicatesse ; dans le fond, fantaisistes et les gammes rapides, le velouté de son toucher et sa netteté sont inimitables ; il joue posément, sans exagération dans les torsions, avec un goût exquis. Aujourd'hui son talent a progressé encore, car il a acquis les deux grandes qualités qui lui faisaient peut-être un peu défaut autrefois, la force et l'ampleur. Comme compositeur, nul pianiste n'a obtenu un pareil succès. La musique de Henri Herz est populaire dans toutes les salles de piano. Rien qu'en France, on a vendu 200,000 exemplaires de sa fantaisie sur la *Violette* de Carafa. Les variations sur la *Dernière pensée de Weber* et sur *Norma* étaient atteint, à peu de chose près, un chiffre de vente aussi formidable ; et non-seulement ses fantaisies, ses airs variés et ses autres légères de tout genre font les délices des amateurs, mais encore ses grandes compositions, notamment sa *Grande sonate de concert dédiée à Auber*, lui ont mérité l'estime sérieuse des artistes les plus exigeants. En dehors des productions que nous venons de citer, on remarque parmi les compositions de M. Herz, qui s'élèvent aujourd'hui à plus de deux cents, ses six concertos avec orchestre, quatorze rondeaux avec ou sans orchestre, deux livres d'études, grande sonate de bravoure, un grand trio pour piano, violon et violoncelle, des duos pour deux pianos et des duos piano et violon, écrits en collaboration avec Lafont, une reste de ses œuvres consiste en variations et fantaisies sur des thèmes d'opéra ou sur des thèmes originaux, en marches, pièces, nocturnes, valses et musique de salon. Enfin on lui doit une *Méthode de piano* fort estimée et un ouvrage publié en feuilletons dans le *Moniteur* en 1865, sous le titre de *Mes voyages en Amérique*. M. Herz a ouvert à Paris depuis plusieurs années une grande salle de concerts qui porte son nom. Il est l'inventeur du dactylion, instrument qui sert à donner plus d'étendue à la main, à délier et à fortifier les doigts, et à rendre le jeu plus égal et plus harmonieux.

HERZBERG, ville de Prusse, prov. de Hanovre, régence d'Hildesheim, à 58 kilom. S.-E. de Goettingue, sur la Sieber ; 3,600 hab. Fabriques d'armes, toiles, rubans. Cette ville est située au pied d'une montagne de la chaîne du Harz, et dominée par un ancien château, qui vit naître le premier électeur de Hanovre, Ernest-Auguste. Il fut de Prusse, prov. de Saxe, régence et à 21 kilom. N.-E. de Merseburg, près de l'Elster ; 2,900 hab. Fabrication de poterie en grès.

HERZBERG (Ewald-Frédéric, comte de), homme d'État prussien. V. Hertzberg.

HERZÉGOVINE ou **HERZEK**, contrée de l'empire ottoman, dans la Bosnie méridionale, entre le Montenegro au S., la Dalmatie au S.-O., la Bosnie à l'E. et la Croatie turque au N. ; par 14° 45′ - 16° 42′ de longit. E., et 42° 34′ - 43° 50′ de latit. N. Superficie, 16,300 kilom. carrés ; 300,000 hab. Cette province, qu'on appelait aussi comté de Chlum, faisait primitivement partie du royaume de Croatie. Au commencement du XIVe siècle, elle fut réunie à la Bosnie. L'empereur Frédéric III l'érigea en duché indépendant, qu'il donna en fief à la famille de Cossac. Conquise par Mahomet II en 1466, elle fut définitivement cédée aux Turcs par le traité de Carlowitz en 1699, à l'exception de Castelnovo et d'un petit district environnant dont les Vénitiens s'étaient emparés en 1687, et qui font aujourd'hui partie du royaume de Dalmatie.

La partie turque de l'Herzégovine forme le sandjak de Hersek. Les habitants de l'Herzégovine se sont plusieurs fois soulevés contre les Turcs. Ces soulèvements, qui étaient toujours des révoltes politiques que des tentatives désespérées pour secouer les oppresseurs, eurent lieu en 1809, qui s'illustrèrent en remportant d'éclatantes victoires sur les rois chrétiens, en attirant une foule de poëtes et de savants à Cordoue et en administrant avec sagesse. Après la mort d'Abd-al-Melik, Hescham nomma hadjeb le frère de ce dernier, Abd-ar-Rahman, surnommé *Schandjoul* (le fou), qui devint son favori, et, comme il n'avait pas d'enfants, il prit la résolution de le choisir pour son successeur. A cette nouvelle, Mohammed-ben-Hescham, prince ommiade, se révolta (1008), s'empara du califs, dont il annonça faussement la mort, ordonna de mettre en croix son favori et se fit proclamer calife sous le nom de Madhi. Bientôt après surgit un autre compétiteur, Soliman, qui de son côté prit la couronne sous le nom de Mostain Billah. Pendant que les deux usurpateurs se disputaient le trône, Wadhah-al-Amari, officier de la milice esclavonne, tirait de prison Hescham, le conduisait à Cordoue et lui rendait sa couronne. Hescham fit aussitôt décapiter Madhi, dont il s'empara, mécontenta ses sujets par ses relations avec divers princes chrétiens, et en prohibant les assemblées plus innocentes, devint orageux et désagréable, commanda à mort sur de simples soupçons Wadhah, à qui il devait la liberté et le trône, se vit attaquer par Mostain Billah dans Cordoue et fut vraisemblablement mis à mort par l'ordre de ce dernier qui se rendit maître de la ville et du trône.

Hescham III (Abou-Bekr), émir ommiade d'Espagne, le dernier des califes de Cordoue, né en 974 de notre ère, mort à Lerida en 1036. Ce prince, frère d'Abdérame IV, vivait obscurément lorsqu'il fut proclamé, sous le nom de **Moiadd Billah**, calife par les habitants de Cordoue (1026). Il hésita longtemps à accepter le trône, connaissant l'inconstance du peuple, qui venait de conquérir plusieurs villes sur les chrétiens et entra seulement en 1029 dans sa capitale. Sage, bienfaisant, affable, plein de zèle pour la justice, Hescham fut bientôt appelé à régner glorieusement ; mais il était né dans une génération qui, selon son expression, n'était capable ni de gouverner ni d'être gouverné. Il essaya vainement de réunir contre les chrétiens les gouverneurs musulmans qui s'étaient rendus indépendants et qui refusèrent de lui rendre hommage, fut renversé dans une sédition qui éclata à Cordoue en 1031, abdiqua sans regrets et alla terminer ses jours au milieu de ses savants et de ses poëtes dans son château de Lerida. Avec lui finit la glorieuse dynastie des Ommiades.

HESDIN, ville de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. de Montreuil, sur la Canche, près de son confluent avec la Ternoise ; 3,150 hab. Bibliothèque de 5,000 volumes. Tanneries, savonneries, importantes fabriques de bas ; filatures de lin, blanchisseries de toile, distillerie de genièvre. Il s'y tient, au mois de décembre, une foire qui dure quinze jours et attire un nombre considérable de marchands. Les rues sont propres, bien percées et bordées de jolies maisons en brique. L'hôtel de ville date du milieu du XVIe siècle et offre d'intéressants détails d'architecture. C'était la maison de campagne de Marie d'Autriche, au hameau du Maisnil sur l'emplacement duquel Hesdin fut bâti.

Il y a eu deux Hesdin. La fondation du premier remonte à la domination romaine. Dès cette époque, il existait une enceinte où vinrent se joindre des deux grandes voies qui allaient d'Amiens à Boulogne et à Thérouanne. La légende, qui a ici une portée étymologique, veut que l'impératrice Hélène se soit retirée dans ce lieu après avoir été répudiée par Constance-Chlore et qu'elle y ait bâti un château (293). De là le nom d'*Helesdunum*, qui a valu portait au IVe siècle et qui, par corruption, serait devenu Hesdin. Nous donnons cette étymologie sous toutes réserves.

Hesdin fut pillé par les Vandales. Un siècle plus tard, son territoire, jusque-là enclavé dans le Ternois, en fut séparé pour former la dot de la fille d'un comte de Ponthieu. Hesdin devint alors la capitale d'un comté qui, en 1176, fut réuni au domaine des comtes de Flandre. La ville obtint de Philippe-Auguste, en 1191, et de Louis VIII, en 1215, de nombreux privilèges. Après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI en prit possession. Hesdin fut peu de temps après le théâtre du supplice des députés envoyés à Marie de Bourgogne par les bourgeois d'Arras. La place resta à la France sous Louis XI et sous Charles VIII ; mais, en 1499, l'archiduc Philippe d'Autriche ayant prêté hommage à Louis XII pour ses pairies et comtés de Flandre, d'Artois et de Charolais, Hesdin lui fut rendu. François Ier s'en empara de nouveau en 1537. Henri II le perdit en 1551. Le duc de Savoie, Philibert-Emmanuel, lorsque les Français l'eurent repris, en obtint la capitulation en 1553 et Charles-Quint en ordonna la destruction. Cet ordre barbare ne fut que trop ponctuellement exécuté. Un village ne tarda pas à se former sur les ruines de l'ancienne Hesdin. Plus tard, ce village fut fortifié par ordre de l'empereur, qui comprit de quelle importance serait sur ce point une forteresse capable d'arrêter les incursions des garnisons françaises voisines. Telle est l'origine de la ville actuelle. Elle ne consista d'abord qu'en une petite forteresse et quatre bastions ; mais elle fut agrandie en 1607 et en 1611. Louis XIII y entra en 1639, après un siége de quarante jours. Depuis cette époque, Hesdin n'a jamais cessé d'appartenir à la France.

Hesdin a vu naître l'abbé Prévost et le voyageur Victor Jacquemont.

HESDIN (Pierre), compositeur français qui vivait au XVIe siècle. Il était chantre prébendé et greffier de la confrérie de Saint-Julien. On a de lui divers morceaux de musique religieuse, dont quelques-uns ont été insérés dans les *Sacræ cantiones quinque vocum* (Anvers, 1546) et des chansons françaises publiées dans le *Recueil des recueils, composé de chansons à quatre parties de plusieurs auteurs importants* (Paris, 1567).

HESE ou **HESSE** (Jean de), en latin **Hesius** ou **Eesse**, voyageur néerlandais. Il partit d'Utrecht, où il était prêtre, pour se rendre en Orient, arriva à Jérusalem en 1489, visita successivement la Palestine, l'Egypte, l'Ethiopie, les Etats du Prêtre-Jean, retourna à Jérusalem et de là prit la route de la Hollande. Jean de Hese composa une relation de son voyage sous le titre de *Itinerarium Joannis de Hese presbyteri ad Jerusalem*. Cette relation plusieurs fois éditée, notamment à Deventer (1499), à Cologne (1500), présente, dit M. Lacaze, un tel caractère de merveilleux et de crédulité, une telle confusion des distances et des localités, que l'on peut douter si le narrateur a réellement quitté son presbytère.

HESER (Georges), théologien allemand, de l'ordre des jésuites, né à Weyern, diocèse de Passau, en 1609, mort en 1650. Il fut successivement professeur d'histoire, de poésie et de dialectique, puis nommé prédicateur à l'église Saint-Maurice d'Augsbourg en 1642, et, sept ans après, appelé à l'église Sainte-Marie à Ingolstadt. Vers cette époque, il renonça aux fonctions ecclésiastiques, et se retira à Munich, où il s'occupa exclusivement de ses travaux scientifiques. Il est connu surtout pour la part qu'il prit à la fameuse discussion qui s'éleva sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'il disait être Thomas à Kempis. Il produisit dans sa *Diaptra Kempensis* une foule de témoignages d'écrivains de tous les ordres et de toutes les contrées, en faveur de son opinion. Il est vrai qu'un autre écrivain, de l'ordre des bénédictins, en produisit tout autant en faveur de Gerson. La question ne paraît pas avoir reçu de solution définitive, même de nos jours, où la lumière a été portée sur tant de points obscurs de l'histoire. On peut dire que cette fameuse controverse fut toute la vie de Heser. On a encore de lui : *Psalmi argumentati et commentarii illustrati* (Munich, 1673, in-fol.) ; *Vitæ Christi monotessaron evangelicum* (Munich, 1657, in-12) ; *Vita et Syllabus omnium operum Thomæ a Kempis, ab auctore anonymo, etc.* (Ingolstadt, 1650, in-12) ; *Lexicon Germanicum homonym* (Ingolstadt, 1651, in-12) ; *Obelaucus Kempensis, etc.*, (Munich, 1669, in-8°), etc.

HÉSIODE, poëte grec de l'antiquité. On croit généralement qu'il naquit à Cumes, en Eolide, et fut élevé dans la ville d'Ascra, en Béotie. On ignore dans quel siècle il vivait. Quintilien et Philostrate assurent qu'il est antérieur à Homère ; Varron et Plutarque disent qu'il était son contemporain, et qu'il remporta sur lui le prix d'une lutte poétique ; Velleius Paterculus prétend qu'il était postérieur de cent ans à Homère. Mais Homère lui-même, quand vivait-il ? On n'en sait rien. On a contesté jusqu'à son existence ; car notre siècle est, par excellence, le siècle de l'incrédulité.

On trouve dans les poëmes d'Hésiode quelques détails sur sa vie. Pasteur, il paissait ses troupeaux au pied de l'Hélicon, lorsqu'il reçut des Muses la branche de laurier. Plus tard, il remporta le prix du chant aux jeux solennels donnés à Chalcis, en Eubée, par les fils d'Amphidamas, à l'occasion des funérailles de leur père, et consacra son trépied d'or aux Muses, en reconnaissance du don d'inspiration qu'il en avait reçu. Ces vagues récits, enrichis de quelques circonstances fabuleuses, composent toute la biographie d'Hésiode, qui passe pour avoir été assassiné et jeté à la mer. Une ancienne tradition poétique nous montre son corps poussé par des dauphins jusqu'au rivage, où il fut inhumé dans le temple de Némée. Cette tradition, toutefois, est en désaccord avec celle qui nous montre Pindare composant l'inscription de son tombeau sur la place publique d'Orchomène, où ses ossements avaient été apportés d'Ascra, après la ruine de cette ville par les Thespiens.

Il nous reste, sous le nom d'Hésiode, trois poëmes incomplets, d'ailleurs altérés par des interpolations, et qui ont donné lieu aux mêmes discussions que les poésies homériques. Ces poëmes sont : la *Théogonie*, épopée qui forme avec les poëmes d'Homère les archives de la vieille théologie grecque, et qui donne les généalogies des dieux, leurs amours, leurs luttes, enfin toutes les notions mythologiques et cosmogoniques éparses, jusque-là, dans les chants des vieux poëtes et dans les traditions sacerdotales et populaires ; les *Travaux et les Jours*, poëme didactique, où se trouvent mêlés des notions d'agriculture, de navigation, des préceptes pour la conduite de la vie, des exhortations au travail, à l'ordre et à la justice, des réflexions morales, des sentences, des apologues, etc. ; le *Bouclier d'Hercule*, fragment d'un poëme perdu, sur le combat d'Hercule et de Cycnus, et où la description du bouclier du héros semble imitée de celle du bouclier d'Achille dans l'*Iliade*. De ces trois ouvrages, les *Travaux et les Jours* sont le seul qui soit rapporté à Hésiode d'une manière incontestée ; l'authenticité des deux autres était quelquefois révoquée en doute dans l'antiquité même. On en peut dire autant de divers fragments mutilés, venus jusqu'à nous sous le nom du vieux poëte d'Ascra, œuvre probable de quelques-uns de ses disciples. Quoi qu'il en soit, son école, ou le cycle de poëtes qui se rattachaient à son nom, a jeté un grand éclat dans toute la haute antiquité, et rivalisa presque avec l'école homérique. Les anciens faisaient un si grand cas des vers d'Hésiode, qu'ils les faisaient apprendre par cœur à leurs enfants, et qu'on les grava dans un temple qui avait été élevé aux Muses sur le mont Hélicon, et dont ce poëte avait été le grand prêtre. Clément d'Alexandrie prétend qu'Hésiode avait beaucoup emprunté à Musée. Virgile, dans ses *Géorgiques*, se glorifie d'avoir pris pour modèle le vieillard d'Ascra. Plus près de nous, l'*Eléfer* de Milton, offre des traits si frappants de ressemblance avec la guerre des dieux contre les Titans, dans les *Travaux et les Jours*, qu'on ne peut douter que le poëte anglais ne se soit inspiré d'Hésiode.

Les éditions grecques des poésies hésiodiques sont en grand nombre ; parmi les plus récentes, on distingue celles de Gaisford (Oxford, 1814) ; de Boissonade (Paris, 1824) ; et de Lehrs, dans la bibliothèque grecque de Didot (Paris, 1840). Les anciennes traductions françaises de Legras, Bergier, Coupé, etc, ont été effacées par celles de Falconet (1839) et de Chenu (1844).

HÉSIONE s. f. (é-zi-one — nom mythol.). Genre d'annélides chétopodes, de la famille des néréides, comprenant cinq espèces.

HÉSIONE, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur de Priam. Exposée au monstre marin que Neptune avait envoyé dans la Troade, elle fut délivrée par Hercule, qui tua le monstre, et à qui Laomédon promit pour récompense de lui donner ses chevaux invincibles et sa fille. Hercule poursuivit alors son voyage en Colchide ; mais, de retour de son expédition, il envoya Télamon à Troie pour réclamer du roi sa fille et ses chevaux. Laomédon ayant refusé de tenir sa promesse, le héros saccagea Troie, tua Laomédon, enleva Hésione, et la donna pour épouse à son frère d'armes Télamon. Celui-ci l'emmena en Grèce. Priam envoya pour la racheter Podarcès, qui enleva Hésione, par forme de représailles. Hésione fut ainsi la cause indirecte de la guerre de Troie.

Hésione, tragédie-opéra en cinq actes, précédée d'un prologue, paroles de Danchet, musique de Campra, représentée à l'Académie royale de musique le 21 décembre 1700. Le poëme est intéressant et disposé de manière à produire un spectacle brillant. On remarque dans le prologue l'air de la prêtresse du Soleil, chanté par Mlle Maupin :

Le dieu qui répand la lumière
Va d'un siècle nouveau commencer la carrière.

On était, comme nous l'avons dit, en 1700. L'ouvrage est rempli d'allusions analogues. Le Soleil célèbre à son tour la gloire de Louis XIV, dans l'air suivant, chanté par Hardouin (basse) :

Peuples, vous êtes trop heureux ;
Le sort peut-il jamais vous devenir contraire ?
Cessez de former tant de vœux,
Vous n'en avez qu'un seul à faire.
Vous vivez sous les lois d'un héros glorieux,
Aimé, craint des mortels, favorisé des dieux.
Votre repos fait son unique envie.
Qu'un même soin vous anime aujourd'hui.
Votre bonheur dépend d'une si belle vie ;
Ne faites de vœux que pour lui.
Il fait le destin de la terre ;
Qu'il vive, qu'il règne à jamais ;
Qu'il soit l'arbitre de la guerre ;
Qu'il soit l'arbitre de la paix !

Et les chœurs de répéter : *Il fait le destin de la terre.*

On voit que, du petit au grand, tous les rimeurs et hommes de lettres rivalisaient de bassesse et d'adulations outrées. La musique des chœurs est belle. Les principaux personnages de la tragédie sont Laomédon, Hésione, Vénus, Anchise, Télamon et Céléon. Mlle Le Maure eut un grand succès dans le rôle d'Hésione à la reprise qu'on fit de cet ouvrage, trente ans après la première représentation. Mlle Clairon reprit ce rôle après elle. Il est certain qu'à cette époque on écrivait en Italie avec une facilité inconnue en France ; les rhythmes étaient plus vifs, l'harmonie plus variée ; les formes du style avaient atteint dans la musique vocale un degré de perfection extraordinaire ; cependant les opéras de Lulli et de Campra conserveront toujours leur genre de mérite. Ils ont du caractère, de la vérité d'expres-